

COMPTES RENDUS CRITIQUES.

Emlékkönyv Berzeviczy Albert úrnak, a M. T. Akadémia elnökének, tiszteleti taggá választása harmincadik évfordulója alkalmából („Mélanges offerts à M. Albert de Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise des Sciences, à l'occasion du 30^e anniversaire de son élection à la dignité de membre d'honneur de l'Académie”). Budapest, 1934, in-4, 1 portrait, 294 + 2 p.

Dans ces *Mélanges offerts*, par la science hongroise, à M. Albert Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise des Sciences, à l'occasion du 30^e anniversaire de son élection parmi les membres d'honneur de la même Académie, on trouve réunis les travaux de 25 savants. Cette fois nous nous occuperons de ceux qui ont un intérêt particulier pour notre revue.

Dans son article sur les continuations du XIV^e siècle des chroniques des rois de Hongrie, M. Alexandre Domanovszky s'occupe des sources et des problèmes de filiation de la Chronique Enluminée de Vienne, des chroniques de Doubnitz et de Bude, ainsi que du „codex” du Vatican et de ceux dits d'Acéphalus et de Sambucus. Il est certain que toutes ces chroniques remontent à une source commune qui doit être une compilation due à un frère mineur de Bude, et rédigée avec l'utilisation des notes de la cour royale. — Selon Zoltán Gombo cz, le suffixe hongrois *-ság, -ség*, qui, actuellement, sert à former des noms collectifs et des noms abstraits, dérive d'un ancien mot *ség* ‚Seele’ (cp. le finnois *henki* ‚habitus’, ‚flatus aeris’, ‚animus vitalis’, vog. du nord *senkw* ‚brume, vapeur, ivresse’, etc.). — Árpád Károlyi relate l'histoire des luttes qui avaient précédé la naissance de l'article de loi 1848:III sur le cabinet responsable, qui est une véritable Magna Charta de la Hongrie moderne. — Eméric Lukinich s'occupe des deux mémorandums des évêques roumains de Transylvanie par lesquels, aussi bien les évêques uniates que ceux de l'église orthodoxe, ont protesté en 1879, auprès du roi, contre le projet de loi proposé le 11 mars 1879, en vertu duquel le hongrois aurait été introduit dans les écoles de langue non-hongroise non pas comme la langue de l'enseignement, mais à titre de matière obligatoire. Selon les motifs de

leur protestation, l'exécution d'une loi pareille eût été susceptible de troubler la paix intérieure des fidèles, désireux de garder leur langue et leur nationalité. L'auteur fait connaître, en traduction hongroise, aussi le texte des deux mémorandums en question. — Jean Melich explique le nom de l'ermite Saint Zoérard (Zoerardus), d'origine polonaise, qui vécut au commencement du XI^e siècle sur la montagne Zobor, près de Nyitra. Le nom de ce saint est cité, au XV^e siècle, aussi par l'historien polonais Długosz sous la forme Swiradus. Après avoir recueilli les données hongroises relatives à ce saint, M. Melich établit que les formes *Zoerardus*, *Zorardus*, et *Zourad* sont certainement en relation avec les variantes polonaises *Swirad* \sim *Zwerad* (AfSlPh. X, p. 374). L'auteur fait remonter ce nom à un composé slave **svoje* > **své* ‚suus‘ + *radz* ‚conseil‘. De notre part, nous ne pouvons qu'approuver le principe de cette explication c'est-à-dire que le nom en question dérive de la composition d'un pronom signifiant ‚suus‘ et d'un mot *radz* (contrairement à l'hypothèse de Taszycki qui l'explique par une métathèse de *Vbše-radz*, *Najdawniejsze polskie imiona osobowe*. Kraków, 1925, pp. 28, 30, 99). Cependant, nous ne pourrions pas identifier la forme pronominale à une forme contracte **svē* de *svoje* car, en ce cas-là, il serait impossible d'expliquer le son palatalisé du polonais S'wierad (cp. 1501: Szwyerath Ulanowski, *Księgi sądowe wiejskie* I, p. 83). Cette palatalisation n'a pu avoir lieu qu'à l'effet d'une voyelle palatale primitive. C'est pourquoi nous sommes de l'avis qu'il faut voir dans ce composé non pas une forme pronominale dérivée à l'aide du pronom *jb*, *ja*, *je* (Meillet—Vaillant, *Slave commun*², p. 440), mais la variante indo-européenne à vocalisme *e* du pronom simple **svo*. L'existence de l'alternance de **svo* \sim **sve* est attestée d'une façon certaine par les variantes polonaises du slave *svoboda*. En réalité, à côté de *svoboda*, on y peut démontrer la variante *šwieboda* dès le XV^e siècle, cp. Brückner, *Słownik etym. jęz. polskiego*, p. 528; Karłowicz, *Słownik gwar polskich*; v. les noms de lieu *Swiebodna*, *S'wiebodzin*, *Słownik Geogr.* XI. Ce dernier mot est, comme on sait, un dérivé du pronom *svo*, formé par l'addition des éléments *-b* et *-oda* (Vondrák, *SlGr*². I, p. 601). Le degré *e* du pronom se retrouve aussi dans les formes *sebe* et *se*. A propos du mot *svoboda*, qui, en dehors des variantes citées ci-dessus, est connu aussi sous la forme *sloboda* (slovaque, slovène, serbo-cr., russe bl., ruthène) et *šl'eboda* pol. dial. Karłowicz *ib.*, et slovaque oriental Czambel, *Slovenská reč*, I), on pourrait supposer que le nom de personne *Slorad* \sim *Slurad*, attesté par une foule de données sur la côte de Croatie (Smičiklas, *Cod. dipl. r. Croat.* II, p. 132, 137, 152, 166, etc., cp. l'index de tous les volumes!!), appartient aussi à la famille de ce mot et ne s'explique pas par un composé *zlo-radz* ‚malefactor‘ comme Jireček le pense (*Die Romanen* III, p. 61: Denkschr. d. Kais. Akad. d. W. Hist. Phil. Cl. XLIX—1904).

Ainsi se nom serait connu dans les variantes que voici: pol. *S'wierad* (cp. encore *S'wiebor*: XII^e siècle: *Suebor* Taszycki *ib.* p. 99; 1579: *S'wiebor* Ulanowski, *ib.* II, p. 85; *S'wie-ciech*: 1204: *Suethech* Taszycki *ib.* p. 99 ∼ **Se* — [pour la disparation du *v*, cp. *sq*, *sebe*] *S'wiemirowo* ∼ *Siemirowo*: 1209: *Swemirowe*, nom de lieu, *Słownik Geogr.*; *Sie-ciech*: 1212: *Secech* Taszycki *ib.* p. 94; on peut y ajouter certainement aussi la dénomination de *ziemia Sieradzka* < **Sierad*, nom de personne) ∼ slovaque centr. *Svorad* (cp. 1575: *Gyrzik Svorada* Slovensky Letopis II, p. 130; v. encore Holinka, *Svaty Svorad a Benedikt*. Bratislava, VIII—1934, p. 319, ss.) ∼ ? croate *Slorad*. Parmi les formes hongroises, les plus anciennes (*Zoerardus*) semblent être en relation avec le vocalisme du nom polonais, tandis que la forme *Sourad* qui apparaît à une date postérieure, s'accorde avec la variante du slovaque central bien qu'il puisse s'expliquer aussi comme une forme évoluée de *S'wierad*. Dans les documents tchèques, on trouve *Swerad* (Friedrich, *Cod d. Boh.* I, p. 359); *Zuebor* *ib.* p. 401, *Swebor* *ib.* II, p. 300; *Sueslaus* *ib.* p. 257, etc., formes dont on ne peut pas dire si elles contiennent la forme simple **sve*, ou le dérivé composé *svoje* > *sve* du radical pronominal. La voyelle longue des toponymes actuels (*Svémyslice*, *Svépravice*, *Svéradice*, *Svéraz*, *Chromec*, *Místop. slovník*) semble prouver plutôt la présence de la forme *svoje* quoiqu'on puisse penser aussi à un allongement secondaire de la voyelle radicale, s'étant effectué par l'analogie du mot *své*. Bien que certains problèmes restent encore à décider (p. e. la question de savoir si le croate *Slorad* fait partie de cette catégorie), nous sommes convaincu que l'explication que nous venons d'esquisser, fait disparaître toutes les difficultés qu'on a vu surgir jusqu'ici à propos de l'étymologie de ce nom.

M. Jules Németh, dans son article sur „L'âge primitif des peuples turcs" prouve que leur habitat primitif est à chercher non pas dans l'Asie Centrale mais à l'Ouest de l'Asie ce qui fournit une nouvelle preuve à l'appui des concordances lexicales des langues turques avec le finno-ougrien, d'une part, et avec les langues iraniennes, d'autre part. — M. Joseph Szinnyi démontre, s'opposant à l'avis de Joseph Budenz, que les voyelles *á* ∼ *é* des suffixes déverbatifs du hongrois, sont nées par l'allongement des brèves primitives correspondantes. — M. Nicolas Zsirai établit que le nom de peuple *Merjane* (∼ *Jordanès*: *Merens*) qu'on trouve attesté dans les annales russes, est identique au nom *mari* des Tchérémisses d'aujourd'hui et que par conséquent, il s'agit là probablement d'un peuple éteint en rapport de proche parenté avec les Tchérémisses.

I. Kniezsa.

GYÖRGY BUDAY—GYULA ORTUTAY: *Székely népballadák* („Ballades populaires sicules”). Budapest, (1935), Presses Universitaires, in-8, 312 p.

Le livre de MM. Buday et Ortutay est une anthologie de ballades populaires. En tant que recueil de ballades hongroises le livre n'est qu'un choix mais comme sicule, il tâche d'être presque complet. (Ballade, ce mot pris non pas au sens français du mot, mais au sens anglais; il ne s'agit donc pas d'un chant lyrique en forme prosodique, mais d'un chant épique en vers libres). Il n'y a proprement aucune différence entre la ballade hongroise et la ballade sicule, ces dernières ne forment pas d'unité séparée; elles font part du grand groupe des ballades hongroises. Dès le recueil de Kriza, paru en 1863, la croyance erronée prit racine dans l'opinion publique hongroise qu'on ne trouve des ballades populaires que chez les Sicules, ou bien que si l'on en trouve ailleurs, celles-ci ne peuvent être qu'inférieures aux ballades sicules ou ne sont que des „imitations”. Pour voir combien cette doctrine est erronée, il suffit de jeter un coup d'oeil sur quelques ballades de la Basse-Hongrie ou des régions situées sur la rive droite du Danube. Nos ballades sont répandues dans toute la Hongrie, leurs variantes s'y retrouvent partout. Les premières ballades, dont le grand public fit connaissance, furent toutefois celles des Sicules et même aujourd'hui il n'en connaît guère d'autres. Nous nous trouvons ici en face du même phénomène qui se présente aussi dans le cas des ballades populaires anglaises qu'on désigne, depuis leur première apparition, comme „écossaises”.

On sait bien que pour la diffusion de contes, de ballades, les frontières, les différences linguistiques ne présentent aucune difficulté. Les habitants des frontières sont bilingues, ce qu'ils ont entendu conter dans une langue, ils le raconteront peut-être dans l'autre. C'est ce qui nous donne l'explication du phénomène que l'on trouve l'origine de certaines de nos ballades sur les Balkans, celle d'autres en Europe occidentale. Si, même entre des peuples de culture, de langue et de religion différentes, la diffusion des ballades est possible, comment pourrait-on séparer les ballades des Hongrois de celles des Sicules? Malheureusement, les éditeurs, eux aussi, appartiennent au grand public mal informé, de sorte que même un spécialiste, de la valeur de M. Ortutay fut obligé de manier les Sicules comme un peuple représentant dans le domaine de l'art populaire une unité séparée. La conséquence en est que ce n'est pas toujours la plus belle variante de chaque type de ballade que l'auteur présente au public. Les cadres de ce compte-rendu ne nous permettent pas de publier d'autres variantes, notons cependant que les abondantes références bibliographiques de M. Ortutay constituent un guide sûr pour les retrouver facilement. Dans son essai d'introduction, il nous donne une analyse approfondie de la

„communauté des destinées” des peuples hongrois et sicule et nous dédommage ainsi de l'inconséquence des éditeurs.

Ce qui n'est pas particulièrement hongrois dans ces ballades, c'est leur contenu. Les variantes étrangères de la majorité de ces ballades sont connues. Ainsi par exemple le récit de la seconde ballade, Szilágyi et Hajmási, se conforme dans son essence à la chanson de Waltharius *Manu Fortis*. La vingt-troisième est connue partout en Europe; une de ses variantes françaises, „Les Répliques de Marion” se trouve dans le livre de Tiéron (1903, p. 314). La ballade de *Anna Molnár* qui est la vingt-cinquième, est l'histoire de la Barbe-bleue; la trente-cinquième est celle de Héron et Léandre. Le contenu de la cinquante-quatrième, László Fehér, est le même que celui du *Tosca* remontant à une ballade italienne. Je me suis bornée à mentionner les parallèles les plus connus, mais on en trouverait encore beaucoup d'autres. Comme nous voyons, le contenu des ballades n'est pas restreint au seul domaine sicule, ni à la seule Hongrie.

Ce qui est spécial, singulier et saisissant dans ces ballades, c'est leur harmonie et leur forme. La preuve en est que les élégies (en hongrois *sirató*) qui se trouvent dans notre recueil, ont la même atmosphère et font le même effet que les ballades. Leurs formes sont les rythmes toniques de l'ancien vers de douze syllabes, le vers de huit, de six et de dix syllabes. Les unes sont strophiques, les autres ne le sont pas, mais cela ne dépend pas du sujet. En général, elles n'ont pas un caractère identique; chaque ballade diffère de l'autre à plus d'un égard. Mais elles ont toutes une caractéristique commune: toutes sont expressionnistes. A part quelques ballades, qui ont une formule introductive — par exemple la troisième, Izsák Kerekes: „Avez vous entendu parler de...” etc. — le lecteur tombe toujours, dès le début, *in medias res*.

La quarante-sixième ballade de notre recueil, Ilona Görög, est si gentille et si drôle qu'elle mérite bien que nous nous en occupions. Elle est différente, en quelque manière, de toutes les autres, surtout quant au style qui, chez les autres, est naturellement un peu lourd. C'est une idée et une exécution en style rococo. Le jeune homme veut mourir pour sa bien-aimée; sa mère lui conseille de faire toute sorte de pratiques miraculeuses pour que la jeune fille vienne le voir. Il bâtit des édifices merveilleux, mais elle ne vient pas. Enfin il feint de mourir. Après chaque tentative infructueuse retourne en refrain la description détaillée de la beauté de sa bien-aimée. Quand, enfin, celle-ci arrive, il se lève tout de suite de son lit.

Le fait qu'une ballade pareille s'adressant à tout le monde, se perd entre les autres, est extrêmement étrange et instructif. Il nous montre d'une façon nette que le citadin ne comprend pas l'étiquette individuelle des ballades. C'est en tant que produits artistiques et drôles que les ballades intéressent, ou n'intéressent pas, le lecteur,

c. à d. le citadin. La vie des ballades se déroule au milieu de la population villageoise et s'y conforme. Ce sont justement les détails représentant le comble du plaisir pour l'auditeur villageois qui se perdent complètement pour le lecteur citadin. Il manque au public urbain une certaine compassion, un saisissement de la matière qui, de nos jours, n'anime même peut-être plus le villageois. On trouve la ballade très amusante, elle plait, mais la gravité, le tragique de quelques-unes, par exemple celui du *László Fehér*, ne sera distingué de la gaité naïve de l'*Ilona Görög* que d'une façon superficielle: l'une de ces ballades sera trouvée triste, l'autre joyeuse.

Ce qui nous manque pour comprendre les ballades populaires, les gravures sur bois de M. Buday nous le révèlent. Celles-ci ne sont pas de simples illustrations, sans elles la ballade paraîtrait au public urbain aussi incomplète qu'une ballade sans commencement. C'est grâce à l'effet suggestif des bois de M. Buday que le lecteur ressentira une vive impression de la ballade, ce sont ses gravures qui lui feront comprendre cette belle parure de la culture populaire.

Le mérite du livre en question est le fait qu'il nous rapproche de choses que nous n'avons peut-être jamais vues encore, ou que nous avons déjà oubliées depuis longtemps; un monde que nos aïeux ont perdu en abandonnant le village pour la ville, ou ce que l'homme perd en quittant l'enfance. Ce livre nous ouvre un autre monde, un monde beau et séduisant qui mérite d'être connu.

Elisabeth Dános.

GALDI LÁSZLÓ: *Constantin Cantacuzino és a magyar nemzeti hagyomány* („Constantin Cantacuzène et les traditions nationales des Hongrois”). Magyar Nyelv XXI (1935), pp. 238—42.

L'auteur signale un curieux passage dans la chronique roumaine que la plupart des historiens attribuent au prince Constantin Cantacuzène. Ce prince que les auteurs de son époque n'oublient jamais de qualifier de „un prea învăţat şi filozof” (v. I. Lupaş, *Cron. şi ist. rom. din Transilvania*, I, p. 41), s'intéressait vivement à la préhistoire des Hongrois. Il ne se contentait pas de l'esquisser, d'après les détails empruntés à Bonfini et à Toppeltin, mais il essaya aussi d'y ajouter une contribution personnelle. Ayant connu, pendant ses pérégrinations en Transylvanie, le métropolitain Sava Brancovici et son frère, Georges, il leur demanda des informations sur leur voyage à Moscou qui devait avoir lieu en 1668. C'est alors que Georges Brancovici lui raconta leur rencontre avec certains Scythes de Yougrie dans les termes que voici:

„Quand ils y furent arrivés, des Scythes de Yougrie y vinrent également. Ceux-là se rendirent auprès de ces Scythes pour voir, si le bruit qui courait sur les ressemblance multiples de la langue des Scythes avec le hongrois,

pourrait se vérifier ou non. Réunis de la sorte, et parlant hongrois, ils disaient qu'en réalité beaucoup de mots étaient semblables mais qu'ils y étaient prononcés d'une façon plus rude et plus paysanne. Alors ce seigneur digne de confiance ajouta qu'il est à croire que ces Scythes-là étaient originaires et venaient de la Yougrie."¹

Ces détails qui nous ont conservé une scène curieuse de ces tentatives de linguistiques comparée (pour d'autres cas analogues v. Gombocz: *Nyelvtudományi Közlemények*, vol. XLVI), pourraient inspirer une certaine confiance puisqu'il est certain par d'autres témoignages historiques que le prince Cantacuzène a connu personnellement les deux frères Brancovici.² Pour ce qui est de la nationalité de ces Scythes, l'auteur voit là un problème qui n'a pas encore trouvé de solution.

L. Tamás.

GIURESCOU, C. CONSTANTIN: *Istoria Românilor I. Din cele mai vechi timpuri până la moartea lui Alexandru cel Bun (1432)*. București, 1935. Fundația pentru literatură și arta „Regele Carol II”, in-8, XIV + 586 p., 7 cartes hors-texte.

Déjà en 1911—12, M. Giurescou avait publié une critique sur l'ouvrage de synthèse de M. Iorga, intitulé *Histoire des Roumains et de leur civilisation (O nouă sinteză a trecutului nostru*. București. Extras din *Revista Istorică Română*). Ceux qui ont lu le livre de M. G., ont dû avoir l'impression que le savant roumain ne se contenterait pas de s'en arrêter là, c. à d. d'être un juge sévère, un critique implacable, quoique la plupart du temps très juste, des erreurs de M. Iorga, mais qu'il tâcherait lui-même de remplacer ce qu'il venait de démolir par quelque chose de mieux, à savoir par une synthèse de l'histoire des Roumains, basée sur des principes d'investigation plus sobres et sur une documentation plus authentique. Il faut dire, dès le début, que le travail de M. G. est sous beaucoup de rapports, supérieur à la synthèse de M. Iorga, son plan est de beaucoup mieux conçu et, si ses opinions ne sont pas toujours acceptables, elles ont du moins le mérite d'avoir été formulées d'une façon limpide. Et pourtant, comme nous allons voir, il y a beaucoup de dissonances dans la

¹ „Acolo dară mergând, și la împărăție viind de acei Schiți de la Iugra, intr'adins au mers la dînșii ca să vadă aceea ce se auzia, cu limbă că se potrivesc în multe cu cești Unguri, de este adevărat cevași, au ba? Si așa cu dînșii impreunându-se și vorbind Unguresce, ziceau că adevărat este că multe cuvinte asemenea erau cu ale cestora, numai gróse ș mai moicóse, cum s'a zis: unde dară și acel vrednic bărbat zicea, că de a crede este cum de la acea Iugră acei Schiți să fie izvorit și să fie venit.”

² Pour les relations de G. Brancovici avec les Cantacuzènes v. A. Bunea, *Mitropolitul Sava Brancovici*. Blaj, 1906, p. 81.

conception de cet ouvrage dont l'illustre auteur n'a pas su non plus s'émanciper de certains préjugés qui fascinent depuis la fin du XVIII^e siècle la plupart des chercheurs roumains.

Quoi qu'en dise M. G. dans la préface de son ouvrage, sur la nécessité d'étudier l'histoire *sine ira et studio*, nous croyons qu'il n'a pas réussi dans tous les cas à rester fidèle à ce principe. Nous éprouvons également de la peine à approuver la façon dont G. présente certains faits. La plupart du temps, il se contente de déclarations catégoriques là, où nous aurions volontiers lu une discussion plus détaillée des thèses que G. croit pouvoir rejeter pour la simple raison qu'elles n'ont pas la chance de rentrer dans les cadres de sa synthèse. Le système adopté par lui et qui consiste à traiter les problèmes simplement dans un style narratif et à en ajouter la bibliographie en fin de chapitre, rend la lecture sans doute plus agréable, mais la documentation en souffre énormément. C'est un ouvrage, en somme, qu'on lira beaucoup, mais auquel il sera difficile de se référer quand il s'agit d'un examen scientifique des faits de l'histoire roumaine. Il sera certainement beaucoup lu par le public cultivé, désireux d'avoir une initiation commode à l'histoire de la nation roumaine, et les étudiants y trouveront également un manuel facile à étudier. Le savant, par contre, sera obligé de relire lui-même la bibliographie indiquée par M. G. et de la compléter encore.

Quant à l'avis de M. G. sur le rôle des Daces dans la formation du peuple roumain, nous n'y croyons pas. Les motifs qui nous suggèrent à cet égard une attitude sceptique, sont exposés dans le second chapitre de notre travail sur *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane* (v. ce numéro même). A la page 96. il déclare: „Un lucru, credem noi, este sigur: Dacii alcătuesc baza etnică a poporului nostru". Faut-il comprendre par „poporul nostru" aussi les ancêtres des Aroumains, des Istro-Roumains et des Méglénites? Mais, si les Daces constituaient en effet aussi la base ethnique de ces trois derniers embranchements du peuple roumain, que faudrait-il faire des Illyriens et des Thraces? L'affirmation de M. G. qu'il y avait dans l'armée romaine beaucoup de *cohortes* et d'*alae* daces est née d'une inadvertance (p. 75) qui, après les recherches de M. Alföldi, de Philippide et même de Pârvan, ne devrait plus reparaitre dans l'historiographie roumaine. G. ne connaît pas du tout l'étude de haute importance de M. Alföldi sur le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie (publié en hongrois dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1929—30), qui contient également de nombreuses observations sur les rapports daco-romains. C'est d'autant plus surprenant que M. Daicovici a attiré l'attention de ses savants compatriotes sur les mérites de ce travail déjà en 1931: „Recent de tot, d. Alföldi A. profesor la Univ. din Budapesta, a publicat o p o n d e r o a s ă l u c r a r e asupra acestei chestiuni, de care *trebuie* (soulignement de M. Daico-

vici) să se țină seamă, indiferent ca cineva acceptă sau nu concluziile la care ajunge autorul acestei lucrări de o bogăție extraordinară a izvoarelor și de o minunată iscusință în interpretarea lor." (Dacoromania, VI—1931, p. 483). Il paraît que cette fois M. G., malgré ses excellentes qualités d'historien, soit tombé victime d'un préjugé national qui, en Roumanie, est implanté dans les âmes dès la première enfance et dont il est sans doute très difficile de se débarrasser.

Il est aisé de reconnaître l'influence de Xénopol quand M. G. parle de la prétendue rapidité du processus de romanisation en Dacie. Voici ce qu'il dit à ce propos: „Romanismul a biruit în Dacia fiindcă el a câștigat pe autohtoni" (le romanisme a triomphé en Dacie parce qu'il obtint gain de cause auprès de la population autochtone). Il ne faut pas être trop versé en matière de logique pour reconnaître au prime abord qu'il s'agit bel et bien d'un cercle vicieux. Pour démontrer le triomphe des forces romanisantes, il faudrait, au préalable, prouver qu'elles ont, en effet, pénétré dans toutes les couches sociales de cette population recrutée *ex toto orbe Romano* que l'administration romaine fit venir surtout des provinces orientales de l'Empire pour combler les vides creusés dans les rangs des Daces autochtones par les campagnes de Trajan. Il y eut même une émigration dace à l'époque de la conquête romaine et l'attitude hostile des Daces libres constitue un témoignage assez éloquent pour le fait que les débris daces, restés en place, ne se sont guère livrés non plus sans aucune réserve à l'étude du latin, pour oublier aussi vite que possible l'héroïsme et le suicide de Décébale. Considérer les Daces comme le noyau ethnique du roumanisme, est une hérésie qui n'a rien à voir avec l'histoire.

Les *veterani* aurait eu, d'après M. G., un rôle important dans la romanisation des villages. Supposé qu'il y ait eu en effet de nombreux villages daces, il serait plus naturel d'admettre que les vétérans de langue latine, établis en milieu dace, aient appris la langue des laboureurs; on n'épuise pas les analogies en faisant remarquer que ce sont les propriétaires hongrois et saxons qui devaient toujours apprendre le roumain pour pouvoir communiquer avec leurs serfs roumains. Si les Roumains de Transylvanie avaient appris le hongrois ou l'allemand, leur nombre n'aurait jamais atteint le chiffre de trois millions. M. G. fait une catégorie spéciale des vétérans d'origine dace qu'il considère également comme des „elemente active de romanizare". Il nous paraît moins curieux de supposer que les Daces émérités, une fois rentrés sur leurs terres, ont de nouveau recouru à l'usage de leur langue maternelle. La conservation de *veteranus* en roumain dans le sens de ‚vieux, vieillard' prouverait, suivant M. G., qu'en Dacie le nombre des vétérans doit avoir été particulièrement considérable! Quels sont les arguments qui nous obligent ou qui nous autorisent à localiser cet accident lexicologique sur le territoire de la Dacie Trajane? N'y avait-il point de vétérans au sud du Danube aussi? Le mot existe dans

les dialectes sud-danubiens (aroum. *bitârnu*, mégl.-roum. *bitörn*, istro-roum. *betâr*, cf. Pușcariu, Etym. Wb. No. 195), l'influence romanisatrice des vétérans de Dacie se serait-elle étendue sur toute la péninsule balkanique?

Nous sommes d'accord avec M. G. sur la nécessité de faire une distinction entre la latinité raciale et la latinité linguistique, quand il est question de déterminer le noyau ethnique primitif du peuple roumain: „Nu zicem sânge „roman”, fiindcă dacă e să luăm cuvintele în înțelesul lor propriu, Romani adevărați adică locuitori ai Italiei, au fost, după cum am văzut, prea puțini. Au venit, în schimb, Traci, Iliri, Panoni, Răsăriteni, *vorbind limba latină* (soulignement de M. G.) ceea ce e cu totul altceva, din punctul de vedere al *rasei*” (p. 168). Que les colons venus des provinces orientales de l'Empire, aient été latinisés déjà avant leur émigration au nord du Danube à tel point qu'ils ont pu devenir en Dacie des agents actifs de latinisation, voilà une supposition qui, au lieu d'être imprimée en italiques, aurait beaucoup gagné par la production de quelques preuves.

Quoi qu'en disent MM. Zeiller et Giurescou sur l'inscription prétendue chrétienne que nous reproduisons dans notre travail (v. ci-dessus, p. 91), celle-là n'a rien de commun avec le christianisme de Dacie. Le monogramme en question n'est qu'une combinaison des trois lettres O, P, et T qu'on doit lire: *opto*.

La fameuse analogie connue de M. Diculescou d'après laquelle le monde germanique et roman se seraient fondus en une seule nation non seulement en Occident, mais aussi dans les provinces orientales de l'Empire, notamment en Dacie, est rejetée par M. G. Quant au problème des anciens éléments germaniques du romain, il constate que pour le moment, on ne dispose pas encore de résultats sûrs. Nous croyons que l'échec des recherches ayant pour but la démonstration d'anciens éléments germaniques en roumain, s'explique avant tout par le fait que les chercheurs intéressés à ce problème avaient tiré à l'avance certaines conclusions préconçues qu'ils ne tâchèrent de justifier qu'ultérieurement. Il ne s'agit donc pas d'étymologies trouvées d'une manière spontanée.

Le rôle important des Slaves dans la formation ethnique du roumanisme est apprécié par M. G. d'une manière juste et injuste en même temps. Il a raison d'attribuer aux Slaves une importance très considérable au point de vue de la composition raciale des Roumains, mais nous ne pourrions pas dire avec lui que l'influence slave eût été inférieure à celle qui reviendrait d'après ce qu'aiment affirmer les historiens dacoromanisants aux Daces et aux Romains. L'affirmation que les Daces constituent la base ethnique du roumanisme ne tient compte ni de ce que nous savons sur l'histoire de ce peuple ni de l'histoire primitive des Aroumains, des Méglénoroumains et des Istroroumains. L'hypothèse d'une base ethnique thraco-illyrienne nous

paraît de beaucoup moins gratuite. En déclarant que l'élément roman occupe la seconde place parmi les couches composantes de la race roumaine (p. 211), M. G. semble avoir oublié la distinction qu'il a fait lui-même entre ‚Romani adevărați' et ‚Thraci, Iliri, Panoni, Răsăriteni, *vorbind limba latină*' (v. ci-dessus). Nous sommes convaincus que l'influence coumane et petchénegue, au moins chez les Roumains du nord, a été en réalité beaucoup plus importante (v. l'étude de M. L. Rásonyi dans ce numéro) que la prétendue influence dace et romane. Ce sont des Thraco-Illyriens et non pas des Daco-Romans qui subirent la puissante influence des Slaves méridionaux laquelle, nous le répétons avec MM. Densusianu, Giurescou, et Mutaftchiev, a été beaucoup plus intense et plus variée que n'a été l'influence germanique sur le français et sur l'italien. M. G. n'exagère certainement pas quand il considère les deux cinquièmes du lexique roumain comme étant d'origine slave et déjà Sandfeld remarquait que les mots slaves dépassent de beaucoup les mots proprement latins. La valeur de circulation des mots latins est en général plus grande, mais leur nombre est inférieur à celui des slavismes. Il ne faut pourtant pas croire qu'une partie très considérable des mots slaves et particulièrement les mots bulgares ne soient tout aussi généralement usités dans la langue commune que les éléments latins (v. à ce sujet I. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române*, p. 513). On ne saurait accepter l'affirmation de M. G. que la plus grande partie des éléments slaves en roumain datent de l'époque de la symbiose slavo-roumaine en Dacie (VI—XI^e siècles), parce qu'au nord du Danube il ne peut être question de rapports entre les deux peuples dans l'intervalle indiqué. L'illustre historien ne paraît pas avoir suffisamment étudié le problème des rapports linguistiques slavo-roumains, car autrement il saurait que les tentatives de démontrer les traces des Slaves de Dacie en roumain n'ont pas du tout emporté les suffrages des spécialistes. Il n'effleure même pas la question de savoir, dans quelles régions les mots slaves communs à tous les quatre embranchements principaux du roumanisme, entrèrent en roumain. Oserait-il penser à la Dacie nord-danubienne? Son livre est un peu trop exclusivement dédié à l'étude des Roumains nord-danubiens et nous avons l'impression que, si l'auteur n'avait pas si souvent négligé de tenir compte aussi de l'histoire des Roumains balkaniques et istriens, nombre de ses opinions auraient été formulées d'une manière essentiellement différente.

En lisant les pages que M. G. consacre à la reconstruction du passé du prétendu roumanisme que les Hongrois conquérants auraient trouvé en Transylvanie, lors de leur arrivée dans le bassin des Carpathes, nous avons l'impression que le savant roumain s'écarte un peu trop du principe de l'objectivité et qu'il empiète sur la méthode nonchalante de M. Iorga. On ne comprend pas pourquoi la mention des *Blaci* dans la chronique du Notaire anonyme du roi Béla, ne serait,

elle aussi, une inadvertance chronologique du chroniqueur. M. G. admet que le chroniqueur se trompe seulement quand il parle des Coumans, ses informations touchant les *Blaci* conserveraient, par contre, le souvenir de faits historiques (p. 264). Dès la fin du XVIII^e siècle, la philologie roumaine manifeste à l'égard de la chronique du Notaire anonyme exactement la même attitude fanatiquement conservatrice que nous retrouvons en essence aussi dans le livre de M. G. On ne comprend pas non plus pourquoi il insiste à affirmer que l'occupation de la Transylvanie par les Hongrois n'eut lieu qu'à partir du début du XI^e siècle? Les récits de l'Anonyme concernant les luttes entre les *Blaci* de Gelou et les *Hongrois conquérants* sont-ils authentiques seulement quand on veut prouver par là la présence de l'élément roumain en Transylvanie au IX^e siècle, mais ils deviennent des rcontars dénués de tout fondement quand on parle de la prétendue priorité des Roumains? Les travaux hongrois, et particulièrement l'étude de M. Hóman sur les sources des chroniques de Hongrie n'ont pas été lus par le savant roumain, peut-être parce qu'il ignore le hongrois, ou qu'il ne le connaît pas suffisamment. Nous ne croyons pas que la traduction des passages concernant l'Anonyme eût été impossible à Bucarest, c'est plutôt le point de vue de la commodité: *Hungarica non leguntur*, qui l'a emporté dans ce cas.

M. G. identifie les *Voloch* de la chronique dite de Nestor aux ancêtres des Roumains. La chose lui paraît 'lămurit' (p. 263). Comme le problème sera examiné sur les pages de notre revue, cette fois nous nous bornons à remarquer que M. G. n'a pas tenu compte de l'histoire sémantique du mot *vlach*, *valach*, *voloch*.

Le savant roumain reproduit un certain nombre d'informations d'après les chroniques allemandes sur le caractère et les moeurs des Hongrois conquérants. Ces derniers sont qualifiés par M. G. de sauvages et de guerriers cruels. Il paraît pourtant que ces qualificatifs sont insuffisants pour la caractéristique du peuple hongrois parce que celui-ci, avec une rapidité sans pareille, réussit, sous le règne du puissant organisateur qu'est Saint Etienne, à entrer dans la grande famille des États occidentaux dès le début du XI^e siècle. D'autres peuples de l'Europe Orientale ont dû périr tôt ou tard à cause de leur inaptitude d'adaptation ou faute de facultés organisatrices suffisantes. Chez d'autres encore, la maturité politique n'apparaît qu'à une époque assez tardive, ainsi par exemple les voïvodats valaque et moldave ne sont fondés qu'au XIV^e siècle dans le voisinage de la Hongrie angévine. Ajoutons encore que les chroniqueur byzantins tracent des Βλάχοι un portrait tout aussi sombre que les annales occidentales des Hongrois. A en juger d'après ces sources, on serait vraiment embarrassé de décider si ce sont les Hongrois du IX^e siècle ou plutôt les Roumains du XI^e et du XII^e siècle qui méritent plus de blâme. N'oublions pas non plus que les Hongrois étaient depuis deux siècles

déjà convertis au christianisme, quand les pâtres roumains décochaient encore en alliance avec les Coumans payens leurs flèches envenimées sur les croisés traversant les forêts de la Bulgarie. On pardonnera à l'auteur d'avoir gardé un silence voulu sur le fameux passage de Kékauménos, dont le nom d'ailleurs n'est même pas mentionné dans son livre.

Tout ce que M. G. nous dit sur la situation de l'élément roumain à l'époque de la conquête de la Transylvanie par les Hongrois, repose sur un malentendu qui consiste à replacer aux IX—XII^e siècles les conditions d'une époque postérieure. L'illustre historien roumain a trouvé commode de ne pas lire et de ne pas citer l'ouvrage très documenté de K. Kadlec: *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských*. A notre avis, il n'est guère possible d'étudier la situation juridique des Roumains du moyen âge sans tenir compte des résultats de cet ouvrage fondamental.

Sur les influences linguistiques réciproques entre le hongrois et le roumain, M. G. se contente d'écrire une page et demie, ce qui n'est pas beaucoup, surtout si l'on se rappelle les reproches qu'il a fait dans sa critique mentionnée ci-dessus à M. Iorga d'avoir trop sommairement exposé les influences hongroises sur le roumain. La simple énumération de mots ne fait pas du tout saisir l'importance des emprunts faits au hongrois. Des mots tels que *oraş* 'ville' < város, váras, *meşter* 'maître' < mester, *neam* 'nation' < nem, *tăgădui* 'nier' < tagad, etc., etc., montrent éloquemment que dans le domaine de la vie politique et urbaine aussi bien que dans celui de la civilisation, les Roumains ont beaucoup appris de leurs voisins hongrois. Même le nom roumain de la Transylvanie, *Ardeal* est d'origine hongroise (< Erdély). M. G. a très peu exploité notre travail publié dans les *Ungarische Jahrbücher* (1928—29), il se borne à en indiquer la référence bibliographique. L'illustre historien a été trompé par le vaste ouvrage de M. Drăganu *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, dont les pages fourmillent d'erreurs de toutes espèces. A propos de *berbécs* 'mouton' M. G. aurait dû remarquer que c'est un mot dialectal en hongrois. *Fattyu* 'bâtard' n'a rien à faire avec le roumain *făt*, M. Drăganu a prouvé par le rapprochement de ces deux mots qu'il croit, en matière de linguistique, à l'efficacité du fanatisme. L'assertion de l'auteur qu'il y aurait dans la toponymie hongroise des XI^e—XV^e siècles un nombre considérable de noms géographiques d'origine roumaine, reproduit une erreur chère à la philologie roumaine. C'est M. Drăganu qui, dernièrement, s'est plu à la répéter mais sans avoir réussi à produire des arguments probants. Le nom du ruisseau *Szék-aszó* (M. G. écrit d'une manière erronée *Szek-aszó*, p. 277) n'est rien moins que roumain. L'affirmation que la première partie de ce composé serait identique au mot roumain *sec* est une grave bétise, c'est le mot *aszó* qui signifie 'sec'! Le hongrois *szék* (ou dans les

dialectes qui prononcent *i* à la place de *é*: *szik*) signifie ‚salsugo, nitrum’ et se rencontre dans un très grand nombre de toponymes hongrois. On admire la sûreté avec laquelle M. G. déclare que les noms de Brassó, Rozsnyó, Tapolcza (M. G. écrit Taplocza), Nagyszeben, auraient été empruntés par les Hongrois à la population slavo-roumaine de la Transylvanie. C'est la conséquence du fait qu'il se contente d'une information unilatérale qu'il choisit à son gré étant préoccupé plutôt de plaire à son public que de faire un triage critique entre les matériaux de sa synthèse. Le travail de M. Kniezsa que nous commençons à publier dans ce numéro permet de voir que les ‚résultats’ de M. Drăganu ne résistent pas à la critique et qu'il est très dangereux de s'en servir quand on n'a pas de notions linguistiques suffisantes.

On ne comprend pas pourquoi le mot *vajda* ‚voïvode’ serait emprunté à une population slavo-roumaine. Sauf quelques savants roumains qui ne démordent pas de certains préjugés, le mot hongrois en question est considéré par tout le monde comme étant d'origine slave. Ceux qui attribuent aux Roumains un rôle dans la transmission du mot aux Hongrois, méconnaissent parfaitement le caractère des rapports slavo-hongrois et oublient qu'il s'agit là d'un terme de la vie politique. Or, c'est précisément dans le domaine de la vie politique que les Roumains, dont les premières formations d'Etat n'apparaissent qu'au XIV^e siècle, n'avaient qu'à apprendre de leurs voisins. On ne voit pas bien, quels auraient dû être les éléments de caractère politique que les Roumains de Sénéslov, de Litovoi ou d'un Gelou légendaire, eussent pu communiquer à la Hongrie de Saint-Etienne et de Louis le Grand.

Sur les rapports des Roumains avec les Petchénègues et les Coumans, on devra compléter les indications parfois trop sommaires de M. G. par les observations et les précieuses suggestions de M. Rásonyi, publiées dans ce volume de notre revue. Le savant roumain paraît admettre que ces Turcs ont exercé sur le roumanisme septentrional une influence exclusivement linguistique, ce qui est certainement très peu dire. On ne voit pas non plus les raisons pour lesquelles la dynastie des Basaraba ne puisse être tout aussi bien d'origine coumane que l'est, en effet, celle des Tertérides en Bulgarie. Nous croyons que le problème de l'origine de la première dynastie roumaine trouve une solution plus convaincante si l'on le place dans la perspective du rôle des Coumans dans l'Europe orientale, au lieu de l'examiner dans les cadres étroits de l'historiographie nationaliste.

M. G. observe que la fondation du voïvodat de Valachie, qu'il considère comme la première formation politique plus importante des Roumains, est due en grande partie au fait qu'au début du XIV^e siècle les voisins des Roumains (Hongrois, Bulgares, Tatares) passaient justement par une époque de troubles intestins. Le voévide d'Argeş profita de ce moment propice qui selon le savant roumain „a

été décisif dans la vie de notre peuple... un autre moment tout aussi favorable ne se présentera de nouveau qu'en 1918 quand, par une heureuse conjoncture, tous les peuples voisins qui nous voulaient du mal, croulèrent du même coup..." (p. 350). Sur les conditions de la fondation du voïvodat de Moldavie et la prétendue densité de la population roumaine de cette région à l'époque de Bogdan, on devra lire encore avec profit le travail de Radu Rosetti (*Despre Unguri și episcopiile catolice din Moldova*. București, 1905. Analele A. R. Tome XVII, Mem. Sect. Ist. No. 10), dont les conclusions n'ont pas été suffisamment respectées par M. G.

Les observations que nous venons de faire n'ont pas l'intention de représenter une analyse complète du volume imposant, malgré ses défauts, de M. G. Elles n'ont d'autre but que de permettre au lecteur impartial à envisager les problèmes de l'histoire des Roumains, lesquels dans l'époque traitée dans ce premier volume sont particulièrement nombreux, sous un angle différent de la manière de voir et d'interpréter les faits du savant roumain. Il ne serait que très désirable que l'objectivité en matière d'histoire, dont le livre de M. G. ne manque pas de fournir des spécimens remarquables, soit poussée encore plus loin dans l'historiographie roumaine.

L. Tamás.

KRISTÓF GEORGES: *Istoria limbii și literaturii maghiare* („Histoire de la langue et de la littérature hongroises”), trad. par Árpád Bitay, éd. Minerva, Cluj, 1934, in-8, 238 p.

Dans cet ouvrage, M. Georges Kristóf, professeur de hongrois à l'Université de Kolozsvár (auj. Cluj) s'est proposé le but de donner, d'une part, une brève caractéristique de la langue hongroise et d'esquisser, d'autre part, l'évolution millénaire de notre littérature. Bien qu'il eût été préférable de faire l'histoire de la langue dans le cadre de l'histoire de la littérature, sous la forme de remarques d'ordre linguistique et stylistique — à l'époque de la réforme de la langue, par exemple, il est inutile sinon impossible de distinguer entre évolution linguistique et littérature, — le plan tracé par M. Kristóf a le mérite de présenter les problèmes d'une façon analytique même aux lecteurs moins versés dans les questions de la civilisation hongroise. Par là il servira mieux — paraît-il — le grand but „extra-littéraire” de cet ouvrage: celui du rapprochement intellectuel des deux nations voisines. L'auteur ne dit-il pas dans sa préface qu'il est souhaitable d'attirer l'intérêt des Roumains sur la culture hongroise et qu'il faut s'efforcer que „l'indifférence cède la place, de côté et d'autre, au désir de se connaître activement et objectivement”?

Quant à la première partie, elle se compose de quatre chapitres qui embrassent tout à tour les origines et l'époque primitive de la langue

hongroise, l'évolution extérieure(?) de la langue hongroise en Pannonie et les influences étrangères qu'elle y a subies, l'évolution intérieure de la langue dès l'époque des premiers monuments du hongrois jusqu'à celle de la réforme de la langue et enfin, une caractéristique assez détaillée du hongrois d'aujourd'hui. Étant donné que jusqu'à nos jours on n'a aucune étude plus approfondie sur le caractère du hongrois en tant que langue de culture et qu'on ne sait presque rien sur le processus d'européanisation qui y a dû avoir lieu au cours des siècles, la tâche de M. Kristóf fut particulièrement difficile. Il s'en est acquitté honnêtement, cherchant à ruiner surtout les opinions erronées qu'on trouve dans les manuels de Roumanie sur l'origine du peuple hongrois (bande nomade d'origine mongole etc.). Certains détails seraient naturellement à retoucher, ainsi celui où l'auteur fait allusion au caractère agglutinant des langues finno-ougriennes (p. 7). En outre on ne pourrait pas souscrire l'identification des Bulgaro-Turcs avec les Huns, puisque les recherches de M. Németh ont fait voir que les Huns parlaient très certainement une langue du type non-tchouvache.¹ A propos des éléments étrangers du hongrois, il n'aurait pas été sans intérêt de mettre en évidence la force de rayonnement du hongrois par rapport aux langues voisines. En revanche, le chapitre consacré à l'évolution de la langue littéraire est fait avec soin et les remarques relatives à la réforme de la langue font voir aussi le dynamisme intérieur de cette période si mouvementée, des „années tournantes” de notre civilisation. C'est là que M. Kristóf excelle dans la présentation nette et précise des faits acquis de notre histoire nationale. L'auteur a encore le mérite d'insister, à la fin de cette brève esquisse, sur l'unité structurale de la langue hongroise („o limbă de structură unitară” p. 28) qui est la meilleure preuve de l'individualité ethnique et culturelle de cette nation.

Pour ce qui est de l'histoire de la littérature, M. Kristóf préfère, malgré les nouveaux essais de synthèse (MM. Farkas, Pintér, A. Szerb) maintenir les dénominations traditionnelles des „époques” de la littérature dont les noms roumains sont visiblement calqués sur les termes correspondants hongrois (ex. a hanyatlás kora ~ „epoca lipsită de spirit național”, p. 29). — Pour la période qui s'étend de la mort d'Arany jusqu'à nos jours, M. Kristóf se contente de la nommer „l'époque de la littérature hongroise d'aujourd'hui” (p. 29) bien qu'il s'agisse d'un demi-siècle qui manque presque entièrement d'unité intérieure. En ce qui concerne l'ancienne littérature de caractère ecclésiastique, l'auteur s'efforce à en dégager non seulement la tendance morale mais aussi la beauté esthétique. C'est pourquoi il tâche de faire comprendre la première poésie lyrique hongroise, une touchante com-

¹ Cp. J. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, p. 129.

plainte de Marie imitée de Geoffroy de Breteuil, en la traduisant en roumain dans les vers allitérés que voici:

Világnak világa	Lumea lumii
Virágnak virága	Floarea florii
keserűn kínzatol	Crâncen ești chinuit
vasszegekkel veretel	In piroane pironit (p. 38).

De cette traduction excellente, il faut en remercier M. A. Bitay, historien de qualité et spécialiste connu des questions roumaines, à qui incomba d'ailleurs le devoir souvent assez délicat de traduire en roumain le texte original de M. Kristóf.

A propos de la littérature de l'époque de la Réforme, l'auteur n'oublie pas de signaler que le conte d'Argyre, versifié par Albert Gyergyai, fut traduit en roumain par Jean Barac dont l'oeuvre est si pénétrée d'éléments hongrois.² On eût pu ajouter qu'au XIX^e siècle, âge d'or du culte des „épopées populaires”, Eminescou, le plus grand poète roumain, essaya d'en tirer l'épopée nationale des Roumains.³ Dans le chapitre consacré à l'Antiréforme, il est encore à ajouter que l'union d'une partie des Roumains de Transylvanie à l'Eglise catholique n'est qu'un reflet tardif de ce mouvement européen.

Les rapports hungaro-roumains se multiplient, bien entendu, dès la fin du XVIII^e siècle, époque par excellence du renouveau littéraire dans les pays danubiens. M. Kristóf a toujours soin de les signaler dans la mesure du possible bien qu'il ne tienne toujours compte des faits de l'histoire des idées et qu'à propos de Csokonai, il ne fait aucune allusion à l'influence du rococo autrichien qui, après avoir agi sur le poète hongrois, s'est maintenu en Moldavie jusqu'aux environs de 1840. Déjà auparavant, on aurait pu mettre en rapport l'activité d'un historiographe tel que Georges Pray avec les débuts de l'historiographie roumaine, fait qui est reconnu aussi par les savants roumains.⁴ M. Kristóf a parfaitement raison de faire ressortir l'influence de Széchenyi sur les Roumains de son époque (p. 96). A propos des autres écrivains, il n'oublie jamais de citer les traductions roumaines qui lui ont été accessibles⁵ et en réalité, on ne saurait mieux faire comprendre aux Roumains le charme de la „Fin de septembre” de Petöfi qu'en la citant dans la traduction brillante de Goga. Cette

² Cp. G. Kristóf, *Irod. Tört.* 1935, p. xx.

³ V. L. Gáldi, *A román irodalomtörténet tájrajzi problémái*, dans la revue *Apollo* III (1935), p. 359.

⁴ N. Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie*. II, p. 185.

⁵ Il n'aurait pas été superflu de mentionner, entre d'autres, aussi le succès qu'a remporté le „Fou” de Petöfi, traduit en roumain par Sc. I. Bădescu et dit par lui-même dans l'Ancien Royaume, aux environs de 1870, v. Szinnyei, *Magyar Irók*, I, p. 329—30.

préoccupation va jusqu'aux oeuvres les plus récentes, de sorte que l'ouvrage de M. Kristóf est non seulement une bonne histoire de la littérature hongroise qui excelle surtout par son objectivité irréprochable, mais aussi une précieuse contribution à l'histoire des contacts intellectuels entre la Hongrie et la Roumanie. Cette tâche, bien entendu, présuppose une étude approfondie de la littérature roumaine de Transylvanie qui, loin d'être une pupille des tendances d'outre-mont, comme on le dit souvent, avait, depuis plusieurs siècles, son caractère régional très particulier. Cette étude à laquelle nous faisons allusion de même que l'histoire de la littérature roumaine en hongrois qui vient d'être sollicitée par un concours littéraire de Nagyvárad, feront suite à l'ouvrage magistral de M. Kristóf, vraie pierre angulaire du rapprochement intellectuel entre les deux nations du bassin danubien.

L. Gáldi.

I. LUPAŞ: *Cronicari și Istorici Români din Transilvania* („Chroniqueurs et Historiens roumains de Transylvanie”), édition commentée de I. Lupaş. Clasicii Rom. Comentați, Scrisul Românesc. Craiova, I—II. in-8, XXXIX + 470 p.

L'anthologie de l'historiographie transylvaine, due à l'érudition de M. I. Lupaş, est propre à jeter un jour nouveau sur l'activité intellectuelle de cette province. Selon l'éditeur, les manuels scolaires et même les études historiques proprement dites, négligent trop souvent de tenir compte des produits de l'historiographie transylvaine antérieure à l'activité de la triade latiniste, bien que les débuts de celle-ci remontent, à son avis, à la seconde moitié du XV^e siècle, époque où l'on trouve les notes latines d'un auteur anonyme de l'entourage de Barthélémy Drágfy. A ce propos, il aurait eu lieu de rappeler que ce texte, conservé dans la chronique de Doubnitz, contient non seulement une note intéressante sur Etienne le Grand, mais reflète certainement l'angoisse des bons patriotes qui, sans comprendre la politique extérieure du roi Mathias, tremblaient pour l'avenir du pays, constamment menacé du danger des Turcs: „O nefericită Ungarie sau mai bine te-ai putea numi nu Ungaria, ca mai înainte ci *angaria*, a căzut scutul tău, inima lui mai poate fi sigură în tine?” (I, p. 2). Cette exclamation ne fait-elle pas pressentir ces jérémiades sans fin qui se répandront dans le pays au siècle suivant, dans les sombres années du joug ottoman? Est-ce une âme roumaine qui pousse ce cri de désespoir? Nous n'en savons rien. Ce qui est certain, c'est que ces notes n'ont rien à voir avec la chronique de Nicolas Oláh dont l'orientation humaniste, au sens général du mot, ne pourrait certainement pas être serrée dans les cadres de l'historiographie d'une région. Il serait de beaucoup plus juste de dire que les premières notes relatives aux Roumains, se trouvent chez des humanistes hongrois qui écrivaient en latin et qui, eux-

mêmes, seraient étonnés de se voir placés au début d'une longue évolution qui devra aboutir au chauvinisme outré d'un Bărnuțiu...

Ce qui est certain, c'est que la première chronique roumaine de Transylvanie (ou plutôt une espèce d'annales) fut écrite au début du XVII^e siècle, à Brassó (auj. Braşov), par le protopope Vasile. M. Lupaş en donne des spécimens très curieux; notons, en particulier, le passage où, à propos des évènements de 1599, l'auteur raconte d'être sorti, avec le maire de Brassó, au-devant du voïvode Mihai Viteazul qui „partant de la Valachie, donnait feu aux villages”. Le protopope et le maire ont cependant réussi à l'adoucir et à s'entendre avec lui: en fin de compte, le voïvode leur promit d'épargner les villages du Barcaság (Burzenland, Țara Bârsei). Voilà de quelle façon les Roumains de Transylvanie attendaient le prétendu unificateur des trois provinces! Bien qu'on trouve une certaine continuité entre la chronique de Vasile et celle de Radu Tempea (avant 1742), la chronique de Gheorghe Brancovici, ainsi que la chronique en vers, écrite au monastère de Szilvás, représentent, elles aussi, des initiatives indépendantes ce qui montre, combien il est artificiel de mettre au même diapason — historiographie transylvaine — des oeuvres aussi diverses! Abstraction faite du cas de Brassó, les auteurs ne se connaissent pas et ont encore moins de connaissance de ce qui se passe, aux XVII^e et XVIII^e siècles, précisément dans le domaine de l'historiographie moldave et valaque. Les traditions des „grands chroniqueurs” (Grégoire Ureche, les deux Costin, etc.) ne pénètrent en Transylvanie qu'à l'époque de l'École Transylvaine. C'est alors que se dessine, presque inconsciemment, le relief de la „Roumanie virtuelle” („România ideală”, comme le dit Eminescu)¹ qui veut dire l'unité intellectuelle du territoire habité par les Roumains nord-danubiens, idéal qui, malgré les apparences trompeuses, même de nos jours ne fut pas encore atteint.

Nous regrettons que M. Lupaş n'ait traité l'activité de l'École Transylvaine que sous l'angle du nationalisme, sans considérer ses rapports multiples avec l'érudition de l'époque, les essais de collaboration de Petru Maior et d'autres avec des savants hongrois, en un mot, toute l'effervescence des „années tournantes” du rationalisme en déclin et du romantisme en pleine formation. Il est bien temps de se débarrasser des préjugés et des traditions dans l'analyse d'une période aussi importante de la prise de conscience des Roumains qu'il faudrait placer, pour la mieux comprendre, dans les vastes cadres des courants d'idées européens. De même, à propos de Balcescu, il aurait mieux valu montrer, dans quelle mesure les idées d'un Aron Florian vinrent s'y amalgamer au pathétique d'une conception historique, empruntée de toutes pièces à celle de Michelet!² Ensuite, en ce qui concerne le

¹ *Scrieri pol. și lit.* éd. Scurtu, p. 136.

² Cf. N. Apostolescu, *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine.* Paris, 1909, p. 198, ss.

XIX^e siècle, suffit-il de donner un répertoire de noms d'auteurs qui, quelque complet qu'il soit, ne fait encore rien voir de l'esprit spécifiquement transylvain des auteurs? Car, en fait d'histoire aussi, on ne peut pas se passer des facteurs régionaux qui restent inhérents non seulement à l'atmosphère intellectuelle d'une époque mais aussi à la physionomie d'un paysage. N'oublions pas que l'historiographie transylvaine, de vieille date, est moins dominée par l'esprit critique (dont nous parle M. Lupaş, p. XXXIII) que par des sentiments de nationalisme fervent, dont les formes d'expression, et même les impondérables, varient certainement d'un pays à l'autre. Il existe très certainement un nationalisme roumain de nuance transylvaine, comme déjà Eminescu l'a remarqué très justement:³ il anime l'histoire, la littérature, toute l'activité intellectuelle des Roumains de cette province. Mais „cette mystique nationale” roumaine (comme l'a nommée Hélène Vacaresco),⁴ ne pourrait-on la soumettre à une analyse critique? Voilà une belle tâche pour l'historiographie transylvaine qui impliquerait aussi une connaissance plus profonde de ses raisons d'être et de son évolution.

L. Gáldi.

JANOS MELICH: *A tábor szóról* („Sur le mot *tábor*”). Magyar Nyelv, XXXI (1935), pp. 168—77 et GYULA NÉMETH: *A török tabur szó eredete* („L'origine du mot turc *tabur*”). Ib., pp. 178—81.

Ces deux articles s'occupent des problèmes concernant la diffusion du mot *tábor*, *tabor*, *tabur* dans les langues de l'Europe centrale et orientale et ceux de son origine. Dans le premier M. Melich démontre que le mot en question ne peut pas remonter au nom du mont Thabor (dans la Vulgate: mons Thabor, en Galilée) comme le croient MM. Pekář, Zubatý et surtout M. Titz, et il prouve que l'évolution sémantique Thabor ∼ ‚opevnění, fortification’ ∼ ‚opevněné ležení, camp fortifié’ ∼ ‚ležení vůbec, camp’ admise par les mêmes savants, n'est qu'une hypothèse sans fondement. D'après M. Titz le développement de la signification ‚Feldlager, Lager’ aurait eu lieu dans la langue des „frères moraves” après la bataille de Lipany (c. 1434). La fausseté de l'hypothèse de l'origine tchèque du mot est démontrée par M. Melich d'une façon péremptoire. Il cite une donnée puisée dans les *Annales mansionariorum Cracoviensium* (cf. Monumenta Poloniae Historica, vol. V, p. 894) qui prouve d'une manière décisive que le mot *tábor* était employé par les Hongrois dans le sens de ‚Feldlager, Lager’ bien avant les guerres hussites, il ne peut donc avoir rien de commun avec le nom

³ V. D. Murăraşu, *Naţionalismul lui Eminescu*, Buc. 1932, p. 55.

⁴ Cf. Hélène Vacaresco, *La mystique nationale roumaine aux environs de 1848*, Revue d'histoire diplomatique, XLIII (1929), pp. 8—19.

géographique d'origine biblique lancé par les Hussites et les mercenaires de Žiška. Voici ce que nous disent les annales écrites avant 1399: Anno Domini „1383: Hungari dicti Thabor in Hungarica lingua, in Latino exercitus et congregacio bellancium, ulcissentis fraudem commissam, vastant Mazoviam”. Le mot *tábor* est en hongrois d'origine turque (*tapkur* \sim *tab γ ur* $>$ *tabur* ‚Gürtel, Wagenburg’) et ce sont les Hongrois qui l'ont communiqué, directement ou indirectement, à leurs voisins.

M. Németh examine d'une manière minutieuse le rapport phonétique entre les formes *tapkur* \sim *tap γ ur* et *tabur*. C'est la première qui est la plus ancienne. Le mot est à son avis un composé. Le hongrois *tábor* remonte à la forme *tabur* ayant un *u* en syllabe finale fermée. L'évolution de cette voyelle en *o* n'est compréhensible qu'en hongrois ce qui prouve d'après le raisonnement juste de M. Melich qu'il s'agit dans toutes les langues d'un emprunt fait en dernière analyse au hongrois.

Pour connaître les détails de l'histoire du mot *tábor* on devra lire la traduction allemande de ces deux articles, publiée dans le volume dédié à la mémoire de Zoltán Gombocz des Ungarische Jahrbücher.

L. Tamás.

MORAVCSIK, GYULA: *A magyar történet bizánci forrásai* („Les Sources byzantines de l'Histoire hongroise”). A Magyar Történettudomány Kézikönyve („Manuel des Sciences historiques hongroises”), vol. I. fasc. 6/b., in-8, 256 p.

Cet ouvrage, d'une importance capitale pour l'historiographie hongroise et en général pour celle de toutes les nations de l'Europe orientale, aurait certainement mérité un titre moins modeste. D'une part, il tient compte non seulement de la littérature historique proprement dite, mais aussi des produits les plus divers de la littérature ecclésiastique, géographique et stratégique, des discours, des panégyriques, des poèmes historiques, des chartes, des listes épiscopales, des gloses manuscrites, des inscriptions, des chartes et des papyrus, et d'autre part, il embrasse en dehors des sources concernant le peuple hongrois aussi celles qui contiennent des informations sur des peuples qui ont joué un rôle dans la formation ethnique des Hongrois. Les cadres larges de ce magnifique manuel de bibliographie et d'informations, dues souvent à des recherches personnelles de l'auteur, ont permis à M. Moravcsik de s'étendre aussi sur les peuples qui, après la conquête hongroise, firent des irruptions en Hongrie (Petchénègues, Coumans, Tatars, Turcs osmanli), ou s'y infiltrèrent peu à peu (Roumains). Notons que cet ouvrage ne fait pas que réunir les matériaux connus jusqu'ici, les travaux d'exploration faits par l'auteur dans les archives hongroises, italiennes, grecques, allemandes et polonaises ont été cou-

ronnés par la découverte de sources tout à fait inédites. Étant donné que parmi les sources byzantines, il y en a très peu qui n'aient aucun intérêt pour l'historiographie hongroise, l'auteur n'exagère pas en considérant son ouvrage comme le manuel de l'historiographie byzantine en langue hongroise. C'est d'autant plus vrai que les sources n'y sont pas étudiées au point de vue de leur valeur pour la seule histoire hongroise, mais à la perspective de l'évolution de l'historiographie et de la civilisation byzantines.

Sur cet ouvrage, accueilli avec une satisfaction unanime par le monde savant international (cf. les comptes rendus suivants: Gy. Németh, *Századok* LXIX—1935, pp. 110—11; G. Stadtmüller, *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven* N. F. XI—1935, pp. 168—69; F. Šišić, *Jugoslovenski Istoricki Časopis* I—1935, p. 222 etc.), l'auteur lui-même a fait une communication en langue française au IV^e Congrès international des Études byzantines à Sofia, publiée dans la revue *Byzantion* (tome IX, fasc. 2., 1934). C'est là que le chercheur, désireux d'avoir des informations plus détaillées, pourra trouver tout ce qui l'intéresse.

L. Tamás.

M. SAVKOVITCH: *L'influence du réalisme français dans le roman serbo-croate*. Thèse principale pour le doctorat ès lettres. Paris, Champion, 1935. in-8. 492 p.

L'élaboration de cette thèse a nécessité, comme l'auteur le dit lui-même, et comme sa bibliographie l'atteste, des recherches très étendues en France sur le réalisme français et à Belgrade et Zagreb sur le roman serbo-croate. Pour la documentation serbo-croate, il a dû fouiller les journaux et les revues feuille par feuille, aucune bibliographie s'existant pour le XIX^e siècle.

Le livre est divisé en deux parties de longueur presque égale. La première s'ouvre par un aperçu de la vie politique et sociale des pays serbo-croates au XIX^e siècle. Dans les douze chapitres qui suivent l'auteur expose comment le réalisme français a été introduit, quels en furent la diffusion dans les revues et l'accueil dans le public. Mais des difficultés surgissent aussitôt. La Yougoslavie, telle quelle, est un pays qui vit à peine son âge de jeunesse. Les provinces qui la composent aujourd'hui faisaient corps avec certains pays avoisinants dont elles subissaient l'influence à plus d'un égard. Le noyau lui-même, la Serbie, était une province vassale de la Turquie. Les populations d'origine slave de ces provinces étaient de cultures et à un certain degré de vies différentes. Étudier dans toutes ces provinces la pénétration du mouvement réaliste, assez hétérogène en lui-même, devait offrir plus d'une difficulté à l'auteur. Il analyse d'abord les faits de caractère local et découvre ensuite la cause générale qui pouvait créer des rap-

ports étroits entre ces régions diverses. Cette cause générale, l'auteur la trouve dans la réaction politique et sociale.

C'est de Paris que se font entendre les premiers échos du réalisme. Atanasković fut le premier à subir l'attrait de la vie et de la littérature françaises. Yourković et Ignatović ont poussé la littérature serbe dans le réalisme. Mais de ces tâtonnements de curiosité au réalisme tel qu'on a l'habitude de le concevoir, il y a tout un long chemin à parcourir. En attendant, Gil Blas et plus tard le Juif errant feront figure de romans sociaux par excellence et vont préparer le terrain à Victor Hugo. Ce grand écrivain va connaître une incontestable popularité, soit parce qu'il s'attirait des lecteurs par les qualités de ses oeuvres, soit parce qu'il présentait de vastes compositions sociales, semblables à la vie qu'on pouvait voir en Serbie et en Croatie. Il fit plus en s'offrant en exemple à certains écrivains, tels VI. Jovanović, Péra Todorović, le révolutionnaire Kvaternik qui s'exilèrent à l'étranger.

Mais ce courant aurait eu des obstacles encore plus grands à surmonter si les sciences naturelles n'étaient pas venues à la rescousse et si de leur autorité indiscutable n'avaient pas provoqué des discussions scientifico-littéraires très animées. Ce fut le déclin du romantisme. Le scalpel du naturalisme va donner un dernier coup à „cette source des charmes énigmatiques qui fut l'âme”, inattaquable jusqu'à lors, comme aime à s'exprimer l'auteur. Toutes ces théories exigent de la littérature des valeurs sociales et sont d'inspiration et de source françaises. Le romantisme sera maltraité par ces „docteurs en médecine sociale”. Jules Verne fera figure honorable de savant et à un titre plus légitime, Georges Sand, Ercmann-Chatrion, Mérimée et Feuillet. L'apparition de Zola à l'horizon mettra encore plus de feu dans ces discussions. Zola aura la place d'honneur non seulement par la quantité des volumes vendus, mais aussi par les violentes attaques dont il a été le point de mire. La période des luttes les plus âpres sera entre 1881—1887, toutefois des escarmouches intermittentes vont fixer l'attention jusqu'en 1900. Enfin on rendra justice à cet „ami fidèle de la science” qui livre dans ces romans des „documents humains”. Daudet connaîtra un grand succès et agira sur la formation des goûts et sur le développement de l'idée d'une nouvelle forme littéraire. „Le roi en exil” aura un retentissement tout particulier dans le public, qui y entrevoyait certaines allusions à la cour du prince Milan. La première période réaliste se caractérise par l'influence de Hugo. La seconde par celle de Zola et de Daudet. Balzac, Flaubert, Stendhal et les Goncourt viendront présenter l'exemple de leur art et auront des succès mérités. Hugo, Zola et Daudet ont dû attendre une vingtaine d'années pour se faire connaître. Il ne faudrait pas plus de trois ans à Maupassant pour gagner la popularité. La première partie sera close par les débuts dans la littérature serbo-croate de Loti, Bourget

qui vont diriger la littérature vers d'autres tendances de l'art et la détacheront du réalisme.

La seconde partie de l'étude de M. Savkovitch est consacrée à l'influence du réalisme sur l'oeuvre d'une dizaine de grands écrivains serbo-croates: Jakov Ignjatović, Senoa, Lazarević, Kumičić, Vojnović, Drazenović, Matavulj, Gialski etc., et sur une dizaine de „mineures". Ce sont des chapitres extrêmement vivants, nourris de faits, solidement bâtis. Le chapitre sur Matavulj attire particulièrement l'attention.

En somme on constate que le roman serbo-croate est entièrement caractérisé par ses préoccupations politico-sociales. La question de la forme ne se pose pas ou presque pas M. Savkovitch a étudié une période extrêmement vivante de l'histoire de la littérature serbo-croate laquelle trouve dans le réalisme français des tendances et des valeurs comme trente ans avant elle en avait trouvé d'autres en prenant le chemin de l'Allemagne. Si cette littérature a trouvé sa voie s'engageant dans celle du réalisme français, nombre de causes de caractère social, politique et littéraire l'y avaient aidée. Il est évident que le premier éblouissement passé, cette littérature a cherché son bien aussi dans d'autres pays et a approprié des valeurs semblables à ses propres tendances. La Russie offrait plus d'un attrait. Si, d'autre part, on s'arrête au prestige de la France comme source de culture et patrie du réalisme en l'occurrence, il n'est pas négligeable que ce nouvel envahisseur ait coulé sous les yeux des doctes douaniers serbo-croates des oeuvres qui n'avaient rien de réaliste, mais qui toutefois pourraient passer pour telles. L'étude de ces deux faits est loin d'avoir un caractère épisodique. On pourrait compléter utilement cette lacune pour mieux connaître l'aspect intégral de ces rapports littéraires. Nous ne sommes pas les seuls à nous en apercevoir. L'auteur l'a remarqué à deux reprises dans son étude et a eu la prudence de le signaler seulement, le sujet de sa thèse le contraignant à des limites fixées.

Le livre de M. Savkovitch soulève en outre des questions de méthode de la littérature comparée fort compliquées que l'auteur, guidé par son maître M. F. Baldensperger, a heureusement résolues.

P. Christophorov.

Sbornik na počest' Jozefa Škultétyho („Mélanges offerts à M. Joseph Škultéty"). Turčiansky Sv. Martin, 1933, Matica Slovenská, in-8, 687 p.

Pour fêter le 80^e anniversaire de M. Joseph Škultéty, doyen de la science slovaque, la Matica Slovenská, organe central de la vie intellectuelle des Slovaques, a réuni dans ce gros volume, les études de 33 auteurs, en majorité Slovaques d'origine. Les articles se partagent entre trois domaines bien distincts (histoire littéraire, histoire, lin-

guistique). Parmi les travaux historiques et linguistiques qui nous touchent de plus près, voici ceux que nous nous proposons de passer en revue:

M. Władysław Semkowicz, professeur de l'Université de Cracovie, examine la nécessité d'une coopération intellectuelle entre Polonais et Slovaques surtout dans l'étude des problèmes qui intéressent également tous les deux peuples, ainsi dans le domaine de la géographie (recherches sur les Carpathes), de la linguistique (examen ethnographique et historique de la frontière linguistique entre la Pologne et la Slovaquie), des rapports concernant l'histoire de l'art et de la civilisation etc. Même pour ce qui est de l'histoire politique, il croit possible de parler de certains rapports entre les deux peuples, puisque l'histoire ne peut plus se borner aux faits et gestes des maisons royales, mais elle doit approfondir aussi l'examen des masses populaires. Essayant d'envisager sous cet angle les rapports polono-hongrois, Semkowicz est d'avis qu'il y faut entendre par 'Hongrois' surtout les Slovaques qui étaient en contact direct avec les Polonais. Bien que nous n'osions contester la justesse de ce point de vue, il vaut mieux avertir les spécialistes de ne pas considérer comme 'slovaque' toutes les classes sociales de la Haute Hongrie (la population urbaine, p. e. qui était allemande et la noblesse, qui non seulement à cause de sa provenance, mais aussi pour son attitude bien consciente ne pourrait être qualifiée de 'Slovaque'). Il faut se garder de fausser les faits historiques en replaçant dans le passé l'idée de la 'Slovaquie' d'aujourd'hui. Les frontières actuelles traversent des territoires étroitement unis dans le passé et dont les parties détachées ne pourraient être traitées séparément. A quelles erreurs peut induire une étude historique qui ne tient compte que des frontières d'aujourd'hui c'est ce que nous prouve l'exemple de Semkowicz qui considère l'aide offerte par la famille d'Amadé à Władysław Lokietek (fait attribué par l'historiographie polonaise d'une manière très juste aux Hongrois) comme un fait d'armes dû aux Slovaques. A son avis, la majeure partie des domaines des Amadé étant située en pays slovaque, aussi leur armée 'hongroise' devait être recrutée principalement parmi les Slovaques de la région. Cependant il est certain que les domaines principaux des Amadé (eux-mêmes issus de la famille Aba ayant participé à la conquête du pays) étaient situés non pas en Slovaquie, mais sur le territoire de la Hongrie d'aujourd'hui et que même leurs propriétés dans la Haute-Hongrie avaient un caractère plus hongrois que de nos jours. N'oublions pas que l'élément hongrois de Sáros était assez considérable même au XVI^e siècle et qu'au sud de Cassovie, l'établissement des Slovaques ne remonte pas à plus de deux siècles. De même, pour les relations ayant trait à l'histoire de l'art, il ne pourrait être question de rapports slovaco-polonais, puisque les villes de Szepes, auxquelles pense Semkowicz à propos de leurs rapports

avec des villes de Pologne, étaient encore entièrement allemandes à ce temps-là. Il faut cependant retenir ce que l'auteur dit de la nécessité des relations scientifiques entre Slovaques et Hongrois, d'une part, et Polonais et Hongrois, d'autre part. Une collaboration étroite entre ces peuples est, en réalité, presque un *sine qua non* de la réussite de tout travail historique.

Václav Vojtíšek étudie, à propos du nom de Pozsony, le sens du mot *burgum* (MonStrig. I, 229) qu'il traduit par 'suburbium', en se basant sur nombre de données provenant d'Allemagne et de Bohême. — Jan Eisner décrit les cimetières fortifiés des XI—XII^e siècles qu'on trouve à Lót (dép. Bars), à Tardoskedd (dép. Nyitra), à Skalka (dép. Trenčsén), etc. et qui ressortissent au type dit de Belobrdo (cp. Eisner, *Slovensko v pravěku*, pp. 261—3). — Alexandre Húščava démontre qu'un document de Charles II, roi de Naples, qu'on a cru pouvoir dater de 1290, remonte en réalité à 1289. Ce document est d'autant plus intéressant parce qu'il prouve que Charles II d'Anjou s'est nommé roi de Hongrie déjà du vivant de Ladislas IV. — Maria Jeršova traite l'histoire du peuplement du territoire dit Jordanfelde (auj. Kis-Jeszen, Alsó-Kálnok et Dolina) dans le département Turócz. — Andrej Kavuljak consacre une étude assez détaillée aux pasteurs „valach” de la Haute-Hongrie (pp. 336—374). L'auteur, réussit à montrer sous un jour nouveau quelques détails de l'histoire des Valach du département Árva. Quoiqu'il s'agisse plutôt d'une esquisse que d'un travail systématique, cette étude n'en mérite pas moins l'attention des spécialistes des questions valaques. Cependant dans la partie relative à l'histoire des „Valach” de la Haute-Hongrie, l'auteur avance des idées tout à fait erronées et par conséquent, inadmissibles. Parmi les trois phases de l'établissement des „Valach” (1^{mo}: Valach = „de nationalité roumaine”, aux XIII et XIV siècles; 2^{do}: Valach = „de nationalité ruthène”, aux XV—XVI^e siècles et 3^o: Valaches = „d'origine polonaise” aux XVII—XVIII^e siècles), la première ne nous paraît nullement démontrable.

Les preuves auxquelles l'auteur a recours, proviennent d'une interprétation tout à fait arbitraire des données historiques. Ainsi on ne devrait pas mettre en relation avec les Roumains les noms de lieu du type *Olaszi* (en slovaque *Vlachy*) dans les départements Liptó et Szepes, puisqu'on trouve dans les sources historiques aussi la dénomination de *Villa Latina* (dép. Liptó: 1262: HO. VI, 232; dép. Szepes: 1262: W. VIII, 27, cp. Šmilauer, *Vodopis starého Slovenska*, pp. 51, 204). Comme les Roumains ne sont jamais mentionnés sous le nom de Latins, il est bien clair que les toponymes en question n'ont rien à voir avec eux. En ce qui concerne la nationalité de ces „Vlach” c'est le même document de 1262 (HO. VI, 232) qui nous renseigne là-dessus: on y trouve dans la proximité de la „villa Latina” du dép. Liptó, un personnage du nom *Joannes Gallicus* (qui reviendra aussi en

1299, cp. HO. VIII, 324). On en peut tirer des conclusions aussi pour la provenance ethnique des habitants de la „Villa Latina“, d'autant plus que le village d'Olaszi (dép. Szepes) est appelé en allemand *Wallendorf* ce qui montre que nous avons à faire à une colonie d'origine wallone. Une indication dans ce sens nous est fournie aussi par le nom de personne *Michelet* (= mičelet) d'origine française évidente (v. Dauzat, *Les noms de personnes*³, Paris, 1928, p. 101) qui apparaît au XIII^e siècle dans le voisinage d'Olaszi: en 1255 le roi Béla IV reconnaît le droit de propriété du comte *Mytscheleth* (Mitscheleth) et du comte Gyurc (F. IV, 2, 287; Bárdossy, Suppl. 73) sur une possession qui, à partir de ce moment-là, est désignée dans les sources par le nom de *Micseletfalva* (1278: ad metas *Michleth* Csáky-okl., 12; HO. VI, 231; *Micheleth* F. V., 2, 435; 1314: *Micheletfolua* Fekete Nagy, ou. c. 76; 1351: Nicolaus de *Micheleth* F. IX., 2, 102; Schmauk, Suppl. 104; Csánki I, 263). Aujourd'hui ce village s'appelle *Mecsedelfalva* (slov. *Mečedelovce*, all. *Metschelsdorf* Lipszky, Rep.). En Hongrie, on connaît depuis longtemps des colonies wallones établies aux XII^e et XIII^e siècles (Auer, *Latinus*. Századok, 1916, pp. 28—41) bien qu'on n'ait encore consacré à cette question aucun travail plus approfondi. Toutefois il n'est pas douteux que les noms de lieu en question, avec d'autres dénominations analogues, servaient à désigner des colonies wallones (cp. Br. Varsík: Bratislava, VII—1924, pp. 126—7). Comme nous avons l'intention d'y revenir ailleurs plus longuement, nous nous contentons cette fois-ci de remarquer qu'on trouve des colonies wallones en Silésie aussi (cp. pol. *Włochy* ∼ all. *Wallendorf*, aux environs de Breslau: Brückner, *Dzieje kultury polskiej* I, p. 369; Słownik Geogr. XIII, 697; 1271: *Prevakovic Gallicorum* et *Prevakovic Polonorum* Damroth, *Die älteren ON Schlesiens. Ihre Entstehung u. Bedeutung*. Beuthen, 1896, p. 86). En vain M. Kavulják s'efforce-t-il de démontrer des toponymes roumains sur le territoire du dép. Árva au XIII^e siècle puisqu'à cette date, il est encore impossible d'en trouver. Le nom du „mons *Valch*“ (1272: W. IV, 1) ne ressortit certainement pas à cette catégorie, car il faut le lire probablement *valč* ce qui s'explique par l'évolution hongroise du slave *vblčb* < *vblkč* + *jb* ‚loup‘ (Kniezsa: Századok LXIX—1935, p. 92). Parmi les noms de famille auxquels l'auteur attribue une origine roumaine, il n'y a aucun qui dérive nécessairement de cette langue. D'autre part, l'onomastique des „Valach“, autant que j'ai pu m'en convaincre jusqu'ici, ne provient pas non plus de Roumains, mais de Ruthènes, ce qui s'accorde parfaitement avec les autres données des sources concernant l'origine des pasteurs „valach“. De même, le vocabulaire „roumain“ de ces pasteurs est composé avec fort peu de critique (*porcia* ‚impôt, tribu‘ < lat. *porcia*; *šoldra* ‚jambon‘ < all. *Schulter*; *pugilár* ‚porte-monnaie‘ < lat. *pugillares*; *foluš* ‚foulon‘ < all. *Fuller*, etc.). Il est complètement erroné ce qui est dit du suffixe slovaque *-ul'*, *-ul'a* < (roum. *-ul*),

car il s'agit là d'un suffixe slave (Belić: AfSlPh. XXIII, p. 128), qui est fort répandu p. e. dans le sorbe de Lusace (*Bogula, Drogula, Drožula, Hankula, Hattula* [$< Otto$], *Jakula, Kubola, Matula, etc.* Muka, *Słownik dolnoserbškeje rěčy*. Prag. III). Les relations roumaines des „Valach“, d'ailleurs incontestables, sont d'une autre espèce.

Wladimir Wagner fait connaître l'activité déployée par l'architecte Franz Anton Hillebrant (1719—1797) dans la Haute-Hongrie. — Fr. Hrušovský traite, sur un plan bien large et avec une érudition honorable, le problème souvent discuté de la domination de Boleslave le Brave, prince polonais, dans la Haute-Hongrie. Sa conclusion, à savoir que ce pays était, en effet, pour quelque temps sous le règne de ce prince puissant, se trouve corroborée aussi par les recherches récentes de l'historiographie hongroise (v. Hóman, *Magyar történet*. I, p. 239). — Pavol Florek essaye d'établir à quelle date fut construit le château Znióvár (castrum *Turuch*) dans le dép. Turócz. D'après lui, sa construction doit avoir précédé l'invasion des Tatares bien qu'on ne puisse démontrer ce fait par d'autres sources historiques.

Parmi les articles linguistiques, citons l'étude allemande de M. N. van Wijk sur les rapports du slovaque oriental avec les autres parlars slovaques. A son avis, le slovaque oriental est plus près du parler occidental que du slovaque central. Cette concordance surprenante s'expliquerait, selon lui, par le fait que les Slovaques occidentaux auraient immigré du domaine du slovaque occidental (dép. Pozsony, Nyitra) dans leur habitat d'aujourd'hui (dép. Szepes, Sáros). Cependant cette théorie ne peut être justifiée par les données de l'histoire du peuplement des régions en question. Les habitants de Szepes sont venus du sud, du dép. Abauj (Fekete—Nagy, *A Szepesség területi és társadalmi kialakulása*. Budapest, 1934. p. 26—7). Les affinités de ces deux dialectes remontent probablement à une époque où les parlars orientaux et occidentaux avaient occupé un territoire unitaire avant qu'ils fussent séparés par l'intrusion des Slovaques du Centre, venus du Sud au Nord (cp. Kniezsa, *Sprawozdania z posiedzeń Polskiej Akad. Umiej.* XL—1935, p. 112; Stanislav: Bratislava, IX—1935, p. 89). — La meilleure étude du recueil est certainement celle de M. Ludovít Novák qui traite les correspondances slovaques, *rat, lat* des groupes **ort, *olt* à intonation douce du slave commun. Ces correspondances appartiennent aux particularités par lesquelles le slovaque se distingue du tchègue, s'accordant, en même temps, avec les langues slaves méridionales. Par la localisation précise d'une quantité de données recueillies dans la langue populaire, l'auteur réussit à démontrer que ces correspondances coïncident presque parfaitement avec le domaine du slovaque central. Il prouve qu'il s'agit là d'une particularité propre au slovaque central, dont la connexion sur ce point avec les langues slaves méridionales est désormais incontestable. Il serait désirable qu'on ait des monographies semblables aussi sur les autres „yougoslavismes“ du

slovaque. — Belo Letz publie une esquisse sur les suffixes diminutifs du slovaque d'aujourd'hui. Il est dommage que l'auteur n'ait étendu ses recherches aussi sur l'ancien slovaque. — Pour terminer, Henrik Bartek, examinant la quantité en slovaque des syllabes à l'ancienne intonation dure, émet l'opinion que la brève qu'on y trouve presque régulièrement, en opposition avec la longue du tchèque, est ainsi un „yougoslavisme“ c. à d. une particularité propre aux langues slaves méridionales (cp. slave comm. *kórva: tchèque *kráva* ∼ slovaque *krava* ∼ serbo-cr. *krāva* ∼ russ. *koróva*; slave comm. *žába: tchèque *žába* ∼ slovaque *žaba* ∼ serbo-cr. *žāba* ∼ russe *žába*, etc.). Pareille affirmation est une erreur évidente. L'auteur n'a pas pris en considération non seulement les cas contraires (cp. Trávniček, *Příspěvky k dějinám českého jazyka*. Brno, 1927, pp. 84—6), mais encore le témoignage du polonais, c. à d. d'une langue slave occidentale où la voyelle correspondant à l'intonation dure est également une brève (*droga*, *krowa*, *wrona*, *groch*, *stoma*, etc. et non pas **krówa*, **wróna*, etc.). D'ailleurs le fait que la quantité du slovaque n'a rien à voir avec les langues slaves méridionales, est prouvé aussi par le fait qu'en slovaque, l'ancienne intonation douce est représentée non pas par une longue comme en serbo-croate, mais par une brève comme dans toutes les langues slaves occidentales (ex. *hrad*, *hlad*, etc., en opposition avec serbo-cr. *grád*, *glád*, où l'on trouve une voyelle longue). Après l'étude de M. Bartek, cette question ne pourrait être tenue comme close et mériterait bien d'être reprise d'une façon plus pénétrante.

I. Kniezsa.

Országos Széchényi Könyvtár